

ABONNEMENTS:

Quatre-vingt-trois mois... 12.00
Six mois... 8.00
Un an... 16.00

Paris, rue de Valenciennes, 115 bis.
Le Journal de Roubaix, les frais de poste en sus.

Le prix des abonnements est payable d'avance. - Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'un avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONTEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

INSÉRATIONS:

Annuaire: la ligne... 25
Réclames: ... 15
Faites divers: ... 10

Les abonnements et les annonces sont payés à l'avance, au bureau du Journal de Roubaix, chez M. QUAREZ, Libraire, rue de Valenciennes, 115 bis.

BOURSE DE PARIS

Table with 2 columns: Instrument (e.g., 3 0/0, 4 1/2, Emprunts) and Price/Value.

DEPÊCHES COMMERCIALES
Service particulier du Journal de Roubaix
Anvers, 10 mai. Laines: Ventes 54 b. Plata.

Marseille, 10 mai. Laines: Kabyles Constantine 165 à 180; Médéah 135. Cotons: Jumel 195.

Havre, 10 mai. Cotons: Ventes 300 b.; marché sans changement. Cafés: Ventes 456 sacs Haïti-Mole 112.

Liverpool, 10 mai. Ventes 10,000 b., dont 2,000 pour la spéculation. Importations 4,000 b. Tenu.

Londres, 10 mai. Cafés: Faibles. Sucres: Calmes. Soies: Calmes. Laines: Calmes.

Liverpool, 10 mai. Ventes 10000 b. Marché soutenu. New-York, 10 mai. Cotons: 16 1/8. Recettes du premier jour 2000.

Havre, 10 mai. Cotons: Ventes 400 b. Amérique soutenue; Indes irréguliers, livrables faciles.

ROUBAIX 10 MAI 1875. Nous avons déjà dit que les bruits belliqueux qui courent, ne reposent sur rien de précis; qu'en tout cas, ni la Russie ni l'Autriche ne pourraient adhérer à de nouvelles entreprises du cabinet de Berlin.

Nous avons fait connaître le caractère de l'élection de M. Floquet à la présidence du conseil municipal de Paris. Les communistes sont contents; les conservateurs de la République peuvent-ils l'être?

Mais cette élection prend encore la gravité d'une faute diplomatique: elle coïncide avec l'arrivée de l'empereur de Russie à Berlin. Si l'on se rappelle que le citoyen Floquet commit, sur les marches du Palais-de-Justice, lors du voyage du czar à Paris, une haute inconvenance qui fut aussi sensible à Alexandre que le coup de pistolet du bois de Boulogne, si l'on fait attention que M. de Bismarck attend Sa Majesté russe pour l'entretenir des prétendus armements de la France, et si enfin on se rend compte du poids que pèseront dans la balance pour la paix ou pour la guerre les dispositions du puissant souverain du Nord, on reconnaîtra que la radicale parisienne vient, par cette élection de M. Floquet, de commettre une nouvelle trahison contre la France; elle est coutumière de ces exploits-là.

A l'adresse émue lue par M. le vicomte de Damas, Pie IX a répondu en italien à peu près ce qui suit: Comment ne compterais-je pas sur l'amour de la France? Vous êtes ici, vous, et votre pays m'a donné mille témoignages de cet amour.

possibili. Aussi devez-vous user de prudence. C'est aujourd'hui la fête de S. Pie V, et vous avez choisi ce jour pour venir à moi. Laissez-nous comparer la situation de mon glorieux prédécesseur à la mienne, autant que cela m'est permis.

Alors, il fallait se jeter sur les champs de bataille et courir les mers pour abattre l'orgueil et l'arrogance du croissant. Les fidèles firent comme vous. Ils multiplièrent les processions, les pèlerinages. Puis vint la victoire, et S. Pie V, qui avait eu la consolation de bénir les armes chrétiennes, eut la consolation de bénir les hommes qui, les armes à la main, avaient exposé leur poitrine généreuse à la terreur des musulmans.

Pie V se livrait à l'oraison, aux austerités, aux longs pèlerinages, et Marco-Antoine Colonna lui écrivait: « Saint-Père, épargnez votre vie si précieuse, afin d'être à même de poursuivre vos combats. »

M. Sarcey a trop de zèle. Il veut être plus universitaire que l'Université, et cela ne lui porte pas bonheur. Il y a quelques jours, il annonçait avec une grande indignation que le proviseur du lycée de Sens avait présenté les professeurs à un amonitionnement arrivé, et que ledit amonitionnement avait été plus particulièrement aimable avec les professeurs religieux qu'avec les libres-penseurs.

« Sens, ce 5 mai 1875. Monsieur le rédacteur, Nous avons lu l'article dans lequel vous racontez la présentation des fonctionnaires du lycée de Sens au nouvel amonitionneur, M. l'abbé Martin, et au nom de la vérité, nous vous prions d'accepter les rectifications suivantes: 1° M. le proviseur nous a tous présentés dans les mêmes termes, c'est-à-dire nominativement et par la désignation pure et simple de la classe que chacun de nous représentait.

« Les craintes que les mauvaises dispositions du marché pendant la précédente période hebdomadaire avaient fait concevoir sur le sort réservé à la liquidation des engagements pris pour la fin du mois dernier n'étaient malheureusement que trop fondées. L'événement vient en effet de donner raison aux prévisions les plus pessimistes. Depuis bien longtemps il ne nous avait été donné d'assister à une série de Bourses aussi profondément troublées. Depuis bien longtemps aussi, il faut le reconnaître, le marché n'avait été soumis à de semblables épreuves.

« Nous n'avons pas à revenir sur la cause principale de cette regrettable attitude; nous avons tenu nos lecteurs au courant de l'impossibilité imprévue dans laquelle M. Philippart s'était trouvé de prendre livraison des titres dont il était acheteur. Vainement beaucoup d'acheteurs avaient pris la précaution de liquider ou d'alléger leurs positions; vainement les prix de la plupart des valeurs sur lesquelles la spéculation était fortement engagée avaient été ramenés à un niveau beaucoup plus raisonnable; vainement aussi les reports s'étaient maintenus à un taux relativement modéré. Toutes ces raisons ont été impuissantes à amortir le choc que le marché a eu à supporter et dont les conséquences ont été véritablement désastreuses.

« Sens, ce 5 mai 1875. Monsieur le rédacteur, Nous avons lu l'article dans lequel vous racontez la présentation des fonctionnaires du lycée de Sens au nouvel amonitionneur, M. l'abbé Martin, et au nom de la vérité, nous vous prions d'accepter les rectifications suivantes: 1° M. le proviseur nous a tous présentés dans les mêmes termes, c'est-à-dire nominativement et par la désignation pure et simple de la classe que chacun de nous représentait.

« Sens, ce 5 mai 1875. Monsieur le rédacteur, Nous avons lu l'article dans lequel vous racontez la présentation des fonctionnaires du lycée de Sens au nouvel amonitionneur, M. l'abbé Martin, et au nom de la vérité, nous vous prions d'accepter les rectifications suivantes: 1° M. le proviseur nous a tous présentés dans les mêmes termes, c'est-à-dire nominativement et par la désignation pure et simple de la classe que chacun de nous représentait.

« Nous espérons, monsieur, que vous voudrez bien donner à ces quelques lignes l'hospitalité de vos colonnes, et nous vous prions d'agréer nos meilleures salutations. »

« Nous espérons, monsieur, que vous voudrez bien donner à ces quelques lignes l'hospitalité de vos colonnes, et nous vous prions d'agréer nos meilleures salutations. »

« Nous espérons, monsieur, que vous voudrez bien donner à ces quelques lignes l'hospitalité de vos colonnes, et nous vous prions d'agréer nos meilleures salutations. »

« Nous espérons, monsieur, que vous voudrez bien donner à ces quelques lignes l'hospitalité de vos colonnes, et nous vous prions d'agréer nos meilleures salutations. »

LETTRE DE PARIS

Paris, 9 mai 1875. Nous ne devons pas traiter à la légère la correspondance que le Times dit avoir reçue de Paris, d'une manière, et dont tous nos journaux ont parlé, mais il convient aussi de ne pas se laisser impressionner par les bruits qui courent. Le Times lui-même s'est empressé d'y ajouter un correctif. D'où vient cette note? Evidemment elle n'a pas été écrite par un français, et nous protestons énergiquement contre l'étrange assertion d'un article publié par le Gaulois ce matin. Cet article qui émane, dit le journal, d'une personne bien au courant de ce qui se passe à Berlin et des opinions qui y ont cours, prétend qu'on y croit que la correspondance alarmiste du Times a été écrite par un familier du quai d'Orsay et que M. Decazes n'a pas été fâché de laisser partir cette bombe dans l'espérance qu'elle provoquerait une demande d'explications de la part de l'Allemagne. Si nous ne connaissions les sentiments sincèrement, profondément patriotiques du Gaulois, nous dirions qu'il s'est laissé prendre par dupes et que son couleuvre de publier des renseignements inédits, un agent de l'esprit public de Berlin a eu l'habileté de faire glisser dans ses colonnes une imputation des plus graves contre notre ministre des affaires étrangères. Quoi! ce serait avec l'agrément d'un ministre français qu'on aurait écrit dans le Times qu'un parti très puissant en Allemagne se propose de venir brûler Paris si la France ne consent pas à payer dix nouveaux milliards! Il y a des colonnes qui ne sauraient avoir de succès, et celle-ci serait formulée dans les journaux allemands qu'on n'en tiendrait aucun compte.

Quant aux prétentions du parti militaire allemand, elles ne sont depuis longtemps un mystère pour personne; le Times se serait borné à les reproduire qu'on n'y eût fait aucune attention; mais il a créé à ce propos une mise en scène: il a prétendu relever les inquiétudes du monde politique en France, il a montré l'indifférence de l'Europe, qui laisse le champ libre aux appétits prussiens. Dans tout autre journal la chose eût passé inaperçue.

Nous avons le droit de supposer que la correspondance du Times est une manœuvre allemande et qu'elle a été opérée en vue de la rencontre prochaine des deux empereurs d'Allemagne et de Russie. Evidemment cette entrevue des deux souverains a une importance considérable. Je crois qu'il n'y a aucun inconvénient à ce que je vous répète ce que j'ai entendu dire sur certaines intentions de l'Allemagne. L'Allemagne demanderait donc à la Russie si elle s'opposerait à ce que la France fût sommée de l'entretenir qu'un maximum déterminé de contingent militaire. Ce serait le pendant des fameuses conditions que Napoléon Ier imposa à la Prusse après la bataille d'Iéna et qui, il faut le dire, ne furent pas exécutées. La France ne pourrait plus avoir que le nombre de soldats qu'il plairait à l'Allemagne.

Voilà ce qui se dit, et je vous prie de croire que je n'invente rien. L'empereur de Russie consentira-t-il? L'Allemagne lui offrira-t-elle du côté de l'Orient des compensations suffisantes pour entraîner son adhésion? C'est ce que je ne puis vous dire. Ce que je vous rapporte suffit en tout cas pour vous dé-

Veuilleton du Journal de Roubaix

DU 11 MAI 1875.

LA MAISON AUX LILAS

IV. (Suite et fin).

Quand elle partit, notre héros fut triste: on eût dit que quelque chose lui manquait. Comme il était devenu grand garçon, on le laissa étendre le cercle de ses promenades, qu'ils faisaient accompagné de son valet de chambre, et il les dirigeait souvent du côté de la maisonnette aux lilas. Il rencontrait quelquefois Louise, et son cœur battait fort.

mère. Il avait été décidé qu'il aurait un gouverneur et qu'il suivrait sous sa conduite les cours du lycée Saint-Louis.

A Paris comme à la campagne, madame de Forestel vivait fort retirée. Bertrand s'ennuyait beaucoup et regrettait le château; il avait gardé le souvenir de Louise, et attendait le mois d'août avec impatience. Trois années de suite il retournera en Flandre aux vacances. Il rencontrait souvent Louise, qu'il trouvait toujours plus grande et plus belle; mais sa timidité croissait avec l'âge, et il se contentait de la saluer.

Après l'avoir embrassée, la duchesse se tourna vers Bertrand et lui dit: — Vois-tu, Bertrand, ta petite sœur travaille mieux que toi.

Cette année-là madame la comtesse d'Hautrage vint passer un mois au château avec ses enfants, Paul et Blanche, qui avaient à peu près l'âge de Bertrand. Les Forestel et les Hautrage, brouillés d'ancienne date, s'étaient récemment rapprochés et ils songeaient à sceller un jour la réconciliation par un mariage entre Blanche et Bertrand.

Un dimanche, c'était la fête du village, on dansait sous une tente devant le château: les maîtres descendirent pour voir le bal. Madame de Forestel, qui était très-fière avec ses pareils, affectait de se montrer simple et affable avec les paysans.

Blanche eut envie de danser. On permit aux jeunes gens de former un quadrille à part; Bertrand donna la main à Blanche et on dit à Paul d'inviter Louise.

Enfin, il se décida à parler et lui dit, devinez quoi: — Il fait chaud, n'est-ce pas, Mademoiselle? — Oui, monsieur le prince.

Blanche eut envie de danser. On permit aux jeunes gens de former un quadrille à part; Bertrand donna la main à Blanche et on dit à Paul d'inviter Louise.

quelques mots de remerciement, puis on parla du bal de la veille. Bertrand avait honte de lui-même, et il se renferma dans un silence boudeur.

Chacun d'eux avait une histoire à peu près semblable, mais dont l'héroïne n'habitait pas au village et qui se dénouait d'une façon que Bertrand n'aurait point soupçonnée.